REPRÉSENTATIONS DE RETRAITE

Les ancêtres des sociétaires de la Comédie-Française actuelle ne connaissaient pas les appointements et les « partages » fabuleux de nos comédiens officiels d'aujourd'hui. Jusqu'au commencement du XIXe siècle, ils faisaient assez maigre chère, et, lorsqu'ils se trouvaient par trop à court d'argent, les plus applaudis, sinon les plus anciens, abusaient un peu de ce que l'on appelait alors « *les représentations à bénéfice* » données sur telle ou telle scène de la Capitale. Aussi les sagaces et profonds sociologues qui rédigèrent le décret de Moscou, prirent-ils le soin, aux termes du paragraphe 84 du titre VII de cet admirable règlement (15 octobre 1812), de *codifier*, pour ainsi dire, « l'usage » qui faisait loi depuis la fin du XVIIe siècle, par cette formule :

> Tout sociétaire ayant trente années de service effectif pourra obtenir une représentation à bénéfice lors de sa retraite. Cette représentation ne pourra avoir lieu que sur le Théâtre-Français, conformément à notre décret du 29 juillet 1807.

Il fallait donc, pour avoir droit à cette représentation de retraite, compter non seulement trente années de service, mais encore vingt ans de sociétariat.

Cela n'empêcha point les « bénéfices » de sévir de plus belle, puisque nous voyons, en 1839, la troupe de la rue de Richelieu donner, dans la salle de l'Odéon, au bénéfice de Mlle Rachel, une représentation « extraordinaire » au cours de laquelle la grande tragédienne s'essaya dans le genre comique, par le rôle de Dorine du Tartuffe.

En 1850, un décret plus accommodant modifia celui de 1837. Il ne fallait plus, pour l'obtention d'une représentation de retraite, que vingt années de service *en qualité de sociétaire*. Or, ce décret étant toujours vaguement en vigueur, et ces sortes de représentations étant considérées comme officielles, nous avons pensé qu'il serait intéressant pour les amateurs de théâtre de rappeler le souvenir de quelques-uns de ces galas.

§

Dans un chapitre assez curieux de ses Mémoires, Fleury nous raconte la représentation où quatre artistes célèbres de l'époque firent ensemble leurs adieux au public. C'étaient Brizard, Préville, Mme Préville et Mlle Fanier.

Le premier parut dans la tragédie, jouant le vieil Horace, le plus beau de ses rôles. La farouche énergie que, comme toujours, il y montrait, l'abandonna lorsqu'il prononça ce vers :

Moi-même, en vous quittant, j'ai les larmes aux yeux.

Et le parterre répondit à ses sanglots.

Puis les quatre bénéficiaires se trouvèrent réunis dans *la Partie de chasse de Henri IV*. Fleury remarque qu'ils appartenaient encore à la génération de Molière et qu'en les acclamant une dernière fois le public sentait tout ce qu'ils emportaient avec eux de noble tradition. Les habitués leur criaient : « Restez! » Des bras se tendaient, suppliants, vers la scène. Un spectateur demandait : « Encore un an! rien qu'un an! » Et la belle marquise de Simiane se barbouillait le front, le nez et le menton du rouge qu'elle étalait sans s'en douter avec le mouchoir dont elle essuyait ses larmes.

Au début du XIXe siècle, des raisons de particulière reconnaissance avaient valu à un comédien obscur, et qui n'était pas de la Maison, de profiter d'un *bénéfice*. Il

s'agissait de ce Charles Labussière que Sardou a fait revivre dans *Thermidor*. Employé au Comité de Salut Public comme gardien des dossiers, il avait, en faisant disparaître les pièces accusatrices, sauvé onze cents personnes, dont les plus illustres acteurs de la Comédie. Dazincourt, le créateur du *Mariage de Figaro,* qui lui devait la vie, prit en 1802 l'initiative d'une représentation de gala en l'honneur de ce brave Labussière, sorte de pince-sans-rire étrange, dont on ne sut jamais au juste, disons-le, les vrais mérites (1). La représentation eut lieu le 5 avril 1803 à la Porte Saint-Martin, ancienne salle du Grand-Opéra. Le premier consul y assistait, ainsi que Mme Bonaparte qui, sauvée elle aussi au temps de la Terreur par le bénéficiaire, croyait-on, avait envoyé cent pistoles comme prix de sa loge.

Nous avons dit que la Comédie-Française donna des représentations sur d'autres scènes. Plusieurs de ces représentations furent dédiées à des artistes qui, ne faisant plus partie de la Maison, y avaient appartenu naguère. Ce fut le cas pour Mme Dorval, dont le bénéfice, « posthume », eut lieu le 13 octobre 1849 — elle était morte le 20 mai. — Les 9.422 francs qu'il rapporta servirent à l'achat d'un terrain funéraire et à l'érection d'un monument.

Mlle George, elle, et de son vivant, se vit attribuer deux représentations. A la première, au Théâtre-Italien, le 27 mai 1849, Rachel prêtait son concours. Sifflée au 3e acte *d'Iphigénie* (rôle d'Eriphile) par des amis de George, elle refusa de reparaître aux rappels, et se déclara trop fatiguée pour jouer, en fin de soirée, *Le Moineau de Lesbie*. En échange, Madame Viardot, qui était au programme, chanta un air de plus. Ce qui provoqua cette boutade d'un spectateur, rapportée par M. Henry Lyonnet, dans son excellent *Dictionnaire des Comédiens,*

(1) Certains l'ont accusé de mystification... On ne saura jamais la part exacte du romanesque et de la vérité dans son histoire.

auquel nous empruntons ces détails : « On ne nous devait qu'un moineau et l'on nous donne un rossignol.. »

Moins d'un mois plus tard, la « retraitée » reparaissait dans une reprise de *la Tour de Nesle* au Théâtre Historique et continuait ensuite ses tournées en province, jusqu'à l'époque de son second bénéfice, pour lequel elle obtint la scène du Théâtre-Français, où elle avait débuté, cinquante et un ans auparavant. Malgré son âge, elle fit sensation dans *Rodogune,* rôle de Cléopâtre. Et, relatant son triomphe en cette soirée du 17 décembre 1853, Edouard Thierry écrivait avec un peu d'emphase :

> Elle a plus que la beauté de la vieillesse; elle a la vieillesse de la beauté (?).

Rachel, qui évidemment cette fois n'avait pas été conviée, venait, peu auparavant, de donner une nouvelle preuve de sa susceptibilité, lors de la représentation de retraite de Samson, le 12 avril 1853. Mme Samson a raconté, dans son livre sur Rachel et Samson, tous les froissements survenus en l'occurence. La grande tragédienne jouait Hermione. Le bénéficiaire parut dans les *Fausses confidences,* aux côtés de Mme Arnould-Plessy. Il ne devait se retirer du théâtre que beaucoup plus tard, en 1863, quand il eut 70 ans; et c'est dans *Mademoiselle de la Seiglière* qu'il fit ses véritables adieux au public.

Régnier avait songé dès 1868 à prendre sa retraite, mais cédant aux instances du Comité, il se décida à attendre encore, et ne donna sa représentation que le 18 avril 1872. Soirée inoubliable, où il se fit tour acclamer dans Figaro (2e acte du *Mariage*), dans le *Mariage forcé,* rôle de Pancrace, et dans *la Joie fait peur,* rôle de Noël. La soirée se termina par une manière d'apothéose du Maître, entouré de ses élèves. La recette atteignit 18.952 francs, et le 5 août, Régnier fut fait chevalier de la Légion d'honneur. Chiffre fabuleux pour l'époque. Suprême récompense! Temps innocents!

L'atmosphère de respect dans laquelle s'était épanouie cette représentation magnifique, ceux qui eurent le bonheur d'assister, le 8 mai 1876, à celle de Mme Arnould-Plessy la connurent de nouveau pour quelques heures. Trois actes de l'*Aventurière*, deux du *Misanthrope*, un de *Don Juan* et *Le Legs* composaient le programme. Coquelin jouait le Marquis dans la pièce de Marivaux. Il avait réussi à se substituer dans ce rôle à Delaunay, pourtant soutenu par Emile Perrin, en affirmant que c'était, non « un jeune premier », mais « un comique », et que la pièce était tombée à l'origine, parce que le créateur, Quinault-Dufresne, l'avait jouée à contre-sens; reprise par Poisson, elle était allée aux nues. Nous savons, d'après nos recherches, que Quinault-Dufresne ni Poisson n'ont jamais joué le Marquis!... Mais Coquelin eut gain de cause et fut charmant dans ce rôle, bien qu'il parût quelque peu mal à l'aise dans son habit à la française. Mme Arnould-Plessy récita de beaux vers que Sully-Prudhomme avait composés tout exprès, et qui furent non seulement fort applaudis, mais « redemandés ».

La douleur de l'adieu m'est par vous embellie,
Mais, en abandonnant cette scène à jamais,
Pourrais-je déserter comme un toit qu'on oublie,
Sans un mot de tendresse et de mélancolie,
Sans filial soupir, la Maison que j'aimais?...

. . . . . .

Tout le deuil est pour moi qui m'en vais solitaire.
Pour vous, les soirs passés auront des lendemains,
Le temps ne force pas les chefs-d'œuvre à se taire;
Des flambeaux du génie humble dépositaire,
Ma main lasse les cède à de plus jeunes mains.

Du moins je viendrai voir, au travers de mon voile,
Si l'ancien feu sacré luit toujours sur l'autel,
Et, palpitante encore aux frissons de la toile,
Applaudir avec vous plus d'un lever d'étoile,
Car la France est féconde et l'art est immortel.

Sarcey fut, ce soir-là, prophète en résumant ainsi son émotion de spectateur :

Je crains bien que Mme Arnoux-Plessy ne soit la dernière expression d'une tradition désormais épuisée. Elle emporte, en s'en allant, un certain nombre de rôles qui ne trouveront plus d'interprètes.

Le dimanche soir, 27 septembre 1874, avait eu lieu l'une des plus belles représentations qui se pût voir, au bénéfice de Déjazet, l'artiste populaire. Déjazet n'appartint jamais à la grande Maison de Molière, mais sa représentation d'adieux doit être signalée parmi les plus brillantes. Ce gala organisé par le *Gaulois* réunit, sur la scène de l'Opéra, qui occupait alors la salle Ventadour, les plus grands acteurs de l'époque. On vit, dans *Monsieur Garat,* de Victorien Sardou, Dumaine et Laferrière tenir des bouts de rôles. Henri Monnier, Frédérick Lemaître, Mme Ugalde, Hortense Schneider, Rosélia Rousseil, *faisaient partie de la figuration!* Après le 3e acte du *Tartuffe,* joué pour la première fois avec Got, le trio du 2e acte de *Guillaume Tell* par Tamberlick, Faure et Belval, le duo du 4e acte des *Huguenots,* un acte de *Coppélia,* Déjazet chanta la *Lisette de Béranger,* et la représentation, terminée par une cérémonie où défilèrent tous les acteurs des théâtres de Paris, produisit plus de 79.000 fr. que les organisateurs eurent la prudence de placer en rentes, afin de les mettre à l'abri de la curée des créanciers de la malheureuse femme, malade et près de sa fin.

Delaunay donna sa représentation de retraite le 16 mai 1887. Le programme répondait à son talent discret et léger. Il parut dans le 1er acte du *Menteur* et du *Misanthrope,* dans le 3e du *Chandelier;* puis, entouré de tous les artistes de la Comédie, il figura le Comte dans la cérémonie du *Mariage de Figaro.* La recette dépassa 42.000 francs.

Deux ans plus tard, presque jour pour jour, le 15 mai 1889, programme plus classique encore : (les *Précieuses ridicules;* 2e acte du *Dépit amoureux;* 3e de *Tartuffe;* 4e du *Légataire universel;* 5e de *l'Etourdi*) : mais représentation moins discrète, car le bénéficiaire, Coquelin aîné, s'en allait aux boulevards, en faisant claquer les portes. Ce n'était qu'une fausse sortie, puisque, dès le mois d'octobre de la même année, on annonçait la rentrée du *merveilleux Mascarille,* à titre de « pensionnaire ».

Vers cette époque, au Trocadéro, le secrétaire-général de la Comédie-Française, Bodinier, eut, lui aussi, la faveur d'un bénéfice, bien que les artistes « pensionnaires » se fussent émus de cette démonstration à l'égard d'un simple employé de la Maison; il s'en fallut de peu que ces excellents comédiens ne réclamassent pour eux le même avantage. La matinée eut, hélas! très peu de succès et ne préluda que piteusement aux destinées brillantes du gracieux théâtricule que l'on connut, rue Saint-Lazare, sous le nom de *Bodinière.*

Ingrat envers la tragédie, qui lui avait valu jadis un premier prix au Conservatoire, et dont il était un des piliers, Maubant fit ses adieux au public, le 15 mars 1890 dans *Hernani* et dans *Don Juan d'Autriche.*

L'année 1893 vit partir deux sociétaire, de mérites fort différents. Laroche, s'il n'a pas laissé très durable souvenir, fut un serviteur irréprochable. La lettre que lui écrivit le bon et charmant Jules Claretie serait à citer tout entière :

...Je veux vous dire, au nom de la Comédie, que vous êtes de ceux qui l'ont le plus profondément honorée. En vingt-cinq ans, vous ne lui avez pas demandé la faveur d'une semaine, d'une soirée de votre vie. Vous avez toujours joué *chez elle* et *pour elle.* Vous avez uniquement aimé le public français.

De tels dévouements sont-ils le privilège de l'ombre?

Le programme de la soirée du 5 avril était, au reste,

attrayant : *Corneille et Richelieu,* un acte en vers d'Emile Moreau; le 4e acte de *Don Juan :* des fragments du *Barbier de Séville* et *d'Amphitryon,* où Mme Bartet paraissait pour la première fois dans Alcmène; le quatrième acte de *la Dame aux Camélias* avec Marie-Louise Marsy et Worms. Et, comme principal élément d'intérêt, le bénéficiaire dans le rôle de *Tartuffe* (3e acte) qu'il n'avait jamais pu jouer au cours de sa carrière. Singularité qui fut signalée par un poète de la Maison, sous le quatrain suivant :

Un bon comédien « ci-gît »
Qui, dans son humeur discrète,
Pour débuter, attendit...
D'avoir droit à sa retraite!

Il va sans dire que ces versiculets restèrent sous le manteau, d'autant qu'une poésie vermillonnante de Richepin, composée pour la circonstance, fut dite par l'exquise Mme Barretta.

La représentation de Frédéric Febvre, le 24 mai, eut plus grand éclat : *Le Dîner de Pierrot, l'Etrangère* (5e acte), *la Mégère apprivoisée,* des scènes du 3e acte de *Ruy-Blas,* les *Précieuses ridicules* avec Dailly dans Gorgibus, Galipaux dans Jodelet, Maria Legault dans Cathos, Lavigne, du Palais-Royal, dans Marotte, le 3e acte de *l'Ami Fritz,* sans parler des intermèdes : vers d'Armand Silvestre, dits par Mme Bartet; trois chansons : une du XVe siècle, chantée par Mme Amel, une XVIIIe siècle, par Mme Thuillier-Leloir, une « fin de siècle » par Mme Yvette Guilbert, et *Quand le printemps venait...,* romance, chantée par « un ténor inconnu », qui n'était autre que Coquelin cadet, dont le succès fut immense. Un banquet rassembla peu après, aux Champs-Elysées, les artistes de la Comédie autour de leur camarade. On y servit : la truite Saltabadil, des poulardes don Salluste, la langouste à la Clarkson, les bombes à la de Guise, les cerises de l'Ami Fritz, etc.

Febvre devait partir pour une longue tournée à travers l'Europe. Il y renonça, devant... l'improbabilité des recettes.

Le doyen n'allait pas tarder à suivre le « vice-doyen » dans la retraite. Après avoir cédé aux instances de l'administrateur, lequel, invoquant la formidable location faite, sur le nom de Got, pour la représentation du *Fils de Giboyer,* lui avait demandé un délai de quelques semaines, le grand comédien n'annonça qu'en janvier 1895 sa représentation de retraite. Traditionaliste, Got déclara qu'il ne ferait appel, selon la coutume d'autrefois, qu'aux seuls artistes de la Maison. Mais le public, assez insensible aux nobles gestes quand on ne lui sert pas l'extra de rigueur sur une grande affiche, le public jugea le programme : *Dépit amoureux, Ecole des Femmes, Denise, Maître Guérin,* assez terne, eu égard au prix des loges montant à 500 francs ! Devant le peu d'empressement que l'on mit à courir au bureau, il fallut reculer la date de la cérémonie et « corser » le spectacle. On eut donc recours à des cantatrices admirables, comme Mmes Rose Caron, Deschamps-Jehin, Charlotte Wyns; à des chanteurs comme Alvarez, Delmas et Bouvet. On donna : *la Pomme,* de Banville; le 2e acte du *Roi s'amuse;* le tableau de la taverne, de Falstaff; des scènes de *l'Amour Médecin,* le délicieux opéra-comique de Ferdinand Poise, et dont les docteurs grotesques furent chantés par Got, Mounet-Sully, Worms et Paul Mounet ! Ce fut une cacophonie d'une drôlerie inénarrable et dont on rit encore dans les coulisses de Molière. On applaudit, de plus, ce soir-là, des chansons 1830 par Mlle Auguez et M. Cooper, un monologue par Coquelin Cadet, et une cérémonie d'adieux avec bouquet de vers inédits de Bornier, Sully-Prudhomme, Catulle Mendès, Armand Silvestre, Jean Richepin. Cinq sonnets ! Qu'il nous soit permis d'en citer ici un sixième, rimé, celui-là, dans la Maison, et que le doyen trouva sur la table de sa loge :

POUR NOTRE DOYEN EDMOND GOT

Hoc erat in votis

Depuis que nos vingt ans hélaient le joyeux çoche,
Comme au temps de Molière et de la des Urlis,
Dix lustres de succès, déjà! sont accomplis...
Et vous croyez l'instant de la retraite proche.

Talent multiple, unique! Acteur de vieille roche!
Ce soir, en dénombrant vos jours si bien remplis,
Nous saluons, très bas, de la palme et du lis,
Un chevalier de l'art, sans peur et sans reproche.

Vous quittez le Jardin, la Cour, et leur décor,
Pour l'enclos familier qu'embelliront encor
Les fleurs de poésie avant la nuit écloses...

Goûtez donc le repos, doux au travailleur las!
A force de cueillir gaiement des lauriers-roses,
Vous avez bien gagné la maison du lilas.

J. T.

Il y eut aussi, le lendemain dimanche, un article ému de Sarcey. Après avoir rappelé qu'il connaissait Got depuis cinquante ans, ayant été son condisciple à Charlemagne, et l'ayant suivi dans tous ses rôles, il écrivait : « Jamais aucune critique n'a altéré la franche amitié qui nous liait; Got, avec sa sincérité robuste, discutait avec moi les objections, comme si elles se fussent adressées à un autre; nous restions, comme il arrive presque toujours, chacun de notre avis; et nous nous serrions cordialement la main. »

Et voilà que tout cela est fini! L'heure de la retraite a sonné pour lui, et pour moi elle est proche. Il ferme l'ère de ces illustres artistes près de qui j'ai appris le théâtre. J'ai vu naître à la célébrité tous ceux qui à cette heure ont un nom, et Dieu sait si je m'intéresse à leurs succès et si j'y applaudis. Mais Got, c'était le dernier représentant d'une génération de comédiens disparus, et ces comédiens ont été l'enchantement de ma jeunesse. Je sens l'art se diriger vers des voies nouvelles; quelques-unes me paraissent dangereuses, et je n'y puis rien, et Got, le

glorieux doyen, autour de qui se serrait le cortège des traditions qui sont la force et la gloire de la Comédie-Française, Got s'en va... Enfin, que voulez-vous? c'est fait. Répétons, pour nous consoler, le vers du poète :

...Uno avulso, non deficit alter,
Aureus...

Il sera d'or, sans doute, lui aussi, le rameau nouvellement poussé sur le vieil arbre, toujours vigoureux. Mais que de fois nous dirons : « Ah! si Got était encore là! »

La recette s'était élevée à 36.803 francs. Elle ne nuisit pas à celle de la représentation de retraite de Mme Emilie Broisat, qui eut lieu un mois après, le 22 mai, avec un très beau, très légitime succès. La poétique artiste avait ce mérite de s'en aller jeune encore, dans la pleine possession de son talent, dans tout l'éclat de sa beauté. Elle put reparaître et s'entendre acclamer dans ces rôles de Kitty Bell et de Mimi qui lui avaient valu naguère d'entrer à la Comédie-Française. Entourée — admirable trio — de Mlle Reichenberg (Chérubin), et de Mme Barretta (Suzanne), elle joua la Comtesse du *Mariage de Figaro.* Mme Milly-Meyer, Cooper, Guyon, Villé se firent applaudir, et le Menuet pour instruments à cordes de Hœndel, avec l'orchestre Lamoureux, fut dansé par Mmes Mauri et Subra.

En 1896, un pensionnaire, qui avait pendant vingt-trois ans rendu les services les plus utiles, surtout dans la tragédie, Caristie Martel, eut les honneurs et l'avantage d'une représentation à la Gaîté, le 28 mai. Il est intéressant de rappeler qu'avec deux actes du *Bourgeois gentilhomme* et un acte d'*Hamlet,* on devait y donner le troisième acte de *Cromwell,* de Victor Hugo, Silvain jouant Cromwell, Albert Lambert Fletwood et le bénéficiaire Milton. Les répétitions ayant été laborieuses, ont dut remplacer *Cromwell,* au dernier moment, par le 2e acte de *Cabotins,* dans lequel on piqua quelques « drôleries ».

Quand le 7 mars 1898 la blonde Reichenberg, qui abandonnait le théâtre pour devenir la baronne de Bourgoing, fit ses adieux au public, les journaux rappelèrent la lettre par laquelle, trente ans plus tôt, avant sa soirée de débuts, le 20 décembre 1868, sa marraine, Suzanne Brohan, l'avait recommandée à Auguste Villemot, le chroniqueur du *Figaro*. Longue lettre délicieuse, qui se terminait ainsi :

... La chère fillette, gentille, honnête, voulant toujours l'être, n'a d'autre appui, en ce terrible monde dramatique, que sa vieille marraine, une femme finie, une flamme éteinte, qui ne peut rien pour personne, ni pour elle-même. La pauvre Suzette entre, tout à fait désarmée, dans la lice. Elle se présente lundi pour la première fois, devant le public, dans l'*Ecole des femmes*. Excepté quatre ou cinq bons Alsaciens, amis de son père, elle n'aura personne pour elle, pas même les claqueurs qu'elle ne peut payer; et en revanche il se trouvera dans la salle bien des gens que ses petits succès inquiètent. Alors, mon cher Monsieur et ami, j'ai pensé à vous la recommander.

Et Jules Claretie, dans un amusant article, rappelait le concours du Conservatoire de cette même année 1868 où Mounet-Sully, alors Sully-Mounet, n'avait eu qu'un 1er accessit, tandis que Reichenberg, à quinze ans moins deux mois, enlevait son premier prix et que Gabrielle Tholer, qui fut si belle et tant aimée, n'obtenait que le second. On peut dire de Reichenberg qu'elle fut l'Agnès absolue, comme Mme Barretta fut la Victorine parfaite, et Mme Bartet l'incomparable Bérénice. La petite Suzette de 1868 avait fait son chemin, et nul ne put s'étonner que la Duse fût venue exprès d'Italie pour l'honorer en jouant le 5e acte d'*Adrienne Lecouvreur*. Un acte du *Monde où l'on s'ennuie*, de *l'Ecole des Femmes*, des *Romanesques*, de *l'Ami Fritz* complétaient le spectacle, avec les intermèdes de rigueur. Ajoutons que le bohémien Jôsef (alias Truffier) avait, pour sa délicieuse amie, rimé quelques vers d'adieu :

Dans la retraite volontaire,
Toujours épris du beau décor,
Le cœur va souffrir de se taire,
Lui qui pourrait chanter encor...

L'oiselet, fuyant sa volière,
Où le choyait le grand Paris,
Prend congé de l'ami Molière
Sous les houblons de l'Ami Fritz!

Donc, pour la dernière fois, chante
Bel oisel,
La chanson naïve et touchante
De Suzel!...

Les représentations de retraite de Worms et de Mme Barretta, sa charmante femme, se suivirent à un an de distance, 23 janvier 1901 — 25 janvier 1902.

L'âpre et merveilleux comédien se fit applaudir dans le *Misanthrope* et l'*Ami des femmes*. Sibyl Sanderson, Tamagno, Jeanne Granier, Albert Brasseur lui prêtaient leur concours. Des dépêches avaient été adressées par Réjane, Guitry, d'autres camarades éloignés, et par les artistes du Théâtre Michel, de Saint-Pétersbourg, auquel Worms avait appartenu longtemps.

Lorsque Mme Barretta, malgré nos objurgations, voulut s'en aller, elle sut composer un aimable programme, dont le succès fut grand : *la Grammaire*, de Labiche, par de Féraudy, Leloir, Berr, Laugier, Marie Leconte, *les Femmes savantes, la Conscience de l'Enfant, le Mariage de Victorine*, puis enfin le 5e acte d'*Hernani*, avec Sarah Bernhardt dans doña Sol, aux côtés de Mounet-Sully.

Ce fut à cette occasion que, à propos d'*Hernani* (reprise de 1877), Worms adressa au directeur du *Gaulois* la seule lettre qu'il eût jamais écrite aux journaux.

Cette lettre est typique; elle nous renseigne sur la haute conscience des artistes de cette époque et sur celle de l'administrateur paternel et sagace qu'était Emile Perrin :

22 janvier 1902.

Monsieur,

Vous me demandez le grand sacrifice d'entretenir le public de ma personne, car j'ai tenu, durant ma longue carrière théâtrale, à rester sur la plus absolue réserve à ce sujet et je n'en sors que forcé par la circonstance exceptionnelle que vous invoquez.

L'idée de jouer Don Carlos ne fut pas de mon fait, elle fut du fait de M. Perrin. Après ma rentrée à la Comédie-Française dans le *Marquis de Villemer,* il me fit part de son projet de remonter *Hernani* et de me confier le rôle de Don Carlos. Je lui fis remarquer que ce rôle n'était pas de mon emploi (je jouais alors les jeunes premiers), que c'était un « grand premier rôle », que j'avais peur de ne pas être à la hauteur de ma tâche et de trahir la confiance qu'il me témoignait. Il me répondit qu'il avait mûrement réfléchi avant de m'en parler et qu'il était sûr de ne pas se tromper. Que, d'ailleurs, nous travaillerions ensemble et qu'après quelques jours de répétitions, si l'épreuve ne lui paraissait pas concluante, il y renoncerait dans mon intérêt et surtout dans l'intérêt supérieur de l'auteur. « Fiez-vous à moi », me disait-il. C'est ce que je fis et je n'eus qu'à m'en applaudir.

La première représentation de cette reprise d'*Hernani* fut admirable. L'illustre maître assistait à l'une des dernières répétitions, et je me refuse à retracer ici les paroles flatteuses qu'il voulut bien nous adresser. Pas une critique, malgré nos vives insistances, ne sortit de sa bouche, et le public et la presse ratifièrent la satisfaction du poète.

Pour me résumer, c'est à l'initiative de M. Perrin, à sa confiance inébranlable que je fus redevable de mon succès et de l'honneur d'avoir été un des interprètes de cette belle œuvre avec mes illustres camarades.

Je vous répondais, ce matin, dans la hâte d'une conversation par téléphone, que M^me^ Worms ne jouait pas dans cette reprise, je me trompais. Elle a joué, un seul soir, le petit rôle du page du 3^e^ acte. L'artiste qui l'interprétait, Mlle Martin, étant tombée malade, il s'agissait de la remplacer au pied levé le soir même. M. Perrin fit appel au dévouement de celle qui était alors M^lle^ Barretta, et, bien que toute nouvelle sociétaire,

elle crut ne pas déroger en acceptant de doubler sa jeune camarade pensionnaire, et elle le fit simplement, avec joie, avec toute l'ardeur de la jeunesse et... des illusions!

Prenez, cher monsieur, ce que vous jugerez intéressant dans cette trop longue lettre et agréez l'assurance de mes sentiments distingués. G. WORMS.

Entre temps, avait eu lieu le 28 décembre 1901, après trente-cinq années de service, la représentation de Boucher, qu'il faut citer comme la première de celles dont l'organisation fut confiée aux « agences » spéciales.

Les comédiens hollandais, ayant à leur tête le célèbre Bouwmecster, donnèrent, en leur langue, des fragments du *Marchand de Venise,* traduit par le Dr L.-J. Burgersdyk; les intermèdes formaient la majeure partie du spectacle, complété par l'*Homme-Sandwich,* comédie, et la première représentation d'un acte satirique du Marquis de Castellane : les *Mystiques*. Seul, le *Joueur* offrit l'occasion d'applaudir le bénéficiaire, qui ne parut que dans un rôle qui n'était pas de son emploi (!), le Marquis.

Rappelons aussi le bénéfice de Marie Laurent, sur la scène de l'Opéra, le 6 juin de la même année. La célèbre interprète de tant de drames poignants y parut dans les *Erinnyes,* rôle de Klytaimnestra. Adelina Patti chanta, avec Alvarez, *Roméo et Juliette*. Puis, dans le décor du ballet de *Don Juan,* tandis que, de la cour au jardin, s'alignaient les principaux acteurs de Paris, Mounet Sully descendit le grand escalier, conduisant par la main Mme Marie Laurent jusque sur le devant de la scène. Là, il la fit asseoir et lui récita un poème de Catulle Mendès :

Grande ouvrière d'art et d'œuvres salutaires,
Melpomène vénérable des carrefours... etc.

Enfin, Réjane amena à leur grande bienfaitrice deux petite filles de l'*Orphelinat des Arts* et dit en leur nom des vers délicats d'Auguste Dorchain :

Oh! ne nous grondez pas et n'ayez pas souci,
Grand'mère, si ce soir vous les voyez ici,
Ces frais et candides visages!

Je sais qu'il est très tard, et que, depuis longtemps
Elle a sonné, l'heure où sous les rideaux flottants
Doivent dormir les enfants sages!'

Oui, mais pour une fois, — une seule, laissez
Venir, des fleurs aux mains et leurs doux yeux baissés,
Deux de ces fillettes câlines,
Oiselettes, jadis, d'un nid abandonné,
Qui, dans le nouveau nid par votre cœur donné,
Ne sont presque plus orphelines.

La recette dépassa 60.000 francs.

Plusieurs années passèrent sans départ de sociétaires, à la Comédie.

Le 4 avril 1908, Baillet la quittait, offrant au public la primeur de *Ma Générale,* comédie de Claretie, jouée par Mmes Bartet, Leconte et le tourlourou Polin; un acte du *Barbier de Séville,* mi-chant mi-dialogue, avec Fugère (Bartholo), Mathieu-Lütz (Rosine), G. Berr (Figaro), Siblot (Basile), Baillet (Almaviva); des danses grecques, réglées par Mme Mariquita et dansées par Mmes Régina-Badet, Chambon, Napierkowska.

Le bénéficiaire fut très applaudi dans Don César (4e acte) de *Ruy Blas,* dans la *Revue de Pâques* d'Adrien Vély, fantaisie prophétique, puisque la Commère, sous la séduisante apparence de Mlle Robinne, qui n'était pas encore Mme Alexandre, déclarait ceci :

Un mal qui répand l'impudeur...
La revue (il faut bien l'appeler par son nom),
Capable de remplir, même un soir, l'Odéon...

Le 5 mai 1909, malgré le temps radieux, la représentation, en matinée, de Mlle Adeline Dudlay avait attiré grande affluence rue de Richelieu.

Dès une heure et demie, la salle était pleine d'une élégante assistance, et le *Masque et le Bandeau,* de M. Flament, joué par Mlles Leconte, Cécile Sorel, MM. Grand et Grandval, provoquait les premiers bravos. Le quatrième acte d'*Horace* suivait; on y venait revoir, une fois encore, Mlle Adeline Dudlay dans le rôle de Camille, qui

fut certainement le plus beau de sa carrière. La véhémence de ses imprécations émut la salle, qui l'acclama en compagnie de Mounet-Sully et de Paul Mounet. Avec un charme délicat, Mme Blanche Barretta revenait au théâtre pour jouer un acte du *Mariage de Victorine*. L'intermède fut excellent : Kubelick, le violoniste, Mme Frieda Hempel et le *Ténor*, une fantaisie de Georges Berr.

Le *Figaro* rendit un compte détaillé de cette brillante matinée dont « le clou », comme on dit, consistait en *La Nuit de mai*, interprétée par Sarah Bernhardt (le poète) et Mme Bartet (la Muse) :

Dans un gracieux décor combiné par M. Truffier, Mme Sarah Bernhardt, telle une admirable gravure de l'époque romantique, Mme Bartet, couronnée de roses, vaporeuse et réelle tout ensemble, telle une apparition de la plus intense poésie... Et les deux grandes artistes, récitant, comme elles seulent peuvent le faire, cette *Nuit de mai* qui est peut-être le plus beau poème des lettres françaises; on les a frénétiquement acclamées, rappelées, acclamées encore, et chaque fois qu'elles s'en allaient, une ovation recommençait, interminable.

Le 5e acte du beau drame de Parodi, *La Reine Juana*, fournit à Mlle Dudlay une dernière occasion de faire apprécier son talent de force et de composition.

La recette dépassa 25.000 francs.

La mélancolique pensée de « départ » n'attrista point la soirée du 17 mai 1912, car notre ami Le Bargy ne s'en allait que... pour bientôt revenir.

Les numéros sensationnels dont était composé son pléthorique programme se succédèrent avec un peu trop de lenteur, car la cérémonie, commencée à 8 h. 30 du soir, ne se termina... que le lendemain matin, en plein jour. Le succès des apparitions fut d'ailleurs inégal.

Sarah Bernhardt, trop fatiguée, et Mme Georgette Leblanc, dans *Pelléas et Mélisande*, n'avaient pu retrouver leur succès habituel.

Si l'on avait déjà donné, sur le coup de une heure du

matin, outre les scènes de Maeterlinck, *On ne badine pas avec l'amour; Chez l'Avocat;* si Yvette Guilbert avait chanté maint refrain, si Mounet-Sully avait dit *Une soirée perdue,* il restait encore à entendre un acte du *Marquis de Priola; le Masque,* avec Mme Guerrero et M. Diaz de Mendoza et le *Veilleur de nuit* de Sacha Guitry! Cette mémorable représentation rapporta 33.785 francs.

Jules Truffier joua réellement pour la dernière fois le 28 février 1914. Un brouillard opaque s'était élevé vers 8 heures du soir et l'on se demandait comment les spectateurs avaient pu parvenir jusqu'à la place du Théâtre-Français. La salle était pourtant bondée dès 8 h. 30, au lever du rideau. Le spectacle se composait de *Maître Favilla* de G. Sand (version de Truffier), *Monseigneur voyage,* un acte inédit de Jules Claretie, et *Le Legs* de Marivaux; plus un intermède littéraire et musical, suivi d'une revue très fine de Georges Berr, intitulée *Bobino chez Molière!* jouée par l'élite féminine et masculine de la troupe. Le succès fut considérable et la satire souriante de la mode, qui consistait alors à n'aller entendre Molière que dans les cafés-concerts, entre autres à *Bobino,* rue de la Gaîté, déchaîna de bouffonnes polémiques. Ce fut un des « courageux » succès de l'auteur de tant de spirituelles comédies et du bon moliériste qu'est Georges Berr.

Après les rappels du *Legs,* Truffier était revenu en scène avec Julia Bartet, idéale dans son costume de *la Comtesse,* et ce fut à l'admirable artiste tout autant qu'au public que le bénéficiaire, fort ému, adressa ses *Stances à la retraite :*

En voyant débuter ma Jeunesse écolière,
« *Gavroche de Molière!* » a dit Victor Hugo ;
Et je crois, ce soir même, ouïr encor l'écho
Me répéter, lointain : « *Gavroche de Molière!* »

Gavroche prend congé; recevez ses adieux.
« La course de ses jours est plus qu'à demi faite »,

Tel un humble Tircis, au seuil de la retraite,
Il sourit à l'espoir des loisirs studieux.

Quand l'aurore allumait la rampe matinale,
Que nul souffle importun sous le ciel n'éteignit,
Avant d'aimer Hugo, Banville et Glatigny,
Il écouta Chénier chanter sur le Ménale.

La Muse romantique a charmé son printemps.
L'ardeur d'un sang gaulois palpitait dans ses veines,
Les rimes d'or, avec leur parfum de verveines,
Furent les fleurs d'Avril qu'il cueillit à vingt ans.

Les amis du passé se plaisaient à l'entendre
Quand il rendait une âme aux auteurs désuets;
Mais en rythmant, d'un pied léger, les menuets,
Il s'est trop égaré sur la carte de Tendre!

Depuis cet âge heureux, il dut, en son été,
Batailler galamment et subir maint orage.
A sourire quand même il mettait son courage;
Thalie accroche au cœur un masque de gaîté!

Sut-il bien mériter ce beau nom de Gavroche,
Dont le sublime aïeul jadis le baptisa?
Vous le savez, ce mot, dont plus d'un s'amusa,
Il en est encor fier quoique l'Hiver soit proche.

Déjà de ses travaux il a changé le cours;
Mais, par ce dernier soir où l'oiseau bleu s'envole,
Gavroche, « sous son toit couvert de vigne folle »,
T'emporte, ô souvenir qui refleuris toujours!

Tout se passa dans « le sourire », car le champion de « l'ancien répertoire » ne quittait point la Maison, y étant nommé directeur des études classiques. Aux trente-huit ans qu'il lui avait consacrés comme comédien, allaient s'ajouter six années de « supplément littéraire ».

Le 25 avril de la même année, un de ses meilleurs amis, de ses plus anciens camardes, — à la Comédie depuis quarante-neuf ans, — Charles Prud'hon, prenait à son tour congé du public, restant jusqu'au bout le plus modeste et le plus « gentleman » des acteurs. Fait sans doute unique, Prud'hon, ne se trouvant plus « à la page », ne voulut point paraître à sa représentation de retraite,

Le 3e acte d'*Aïda*, le 3e acte de la *Sapho* de Massenet, des danses par Loïe Fuller accompagnaient une pantomime de Jules Lévy, *Pierrot décoré; La Peur*, comédie de Félix Duquesnel, et *Méléagre et Atalante*, poème mythologique de M. Poizat.

La terrible guerre creusa alors son sinistre fossé. Depuis la victoire française, après tant de deuils et d'épreuves, deux représentations de retraite seulement ont eu lieu. Quand Jules Leitner donna la sienne, le 11 juin 1923, il y avait quatre ans que l'excellent artiste ne jouait plus à la Comédie. Il avait paru la dernière fois, en spectacle régulier, dans *le Misanthrope*, le 13 octobre 1919. On le revit dans ce même rôle (dans le 1er acte seulement) et dans celui de don César de Bazan (4e acte de *Ruy Blas*). *Le Klephte, Phèdre*, avec Mme Piérat, très applaudie au cours de cette prise de possession racinienne; l'illustre Paderewski, ex-président de la République polonaise, dont le triomphe fut indescriptible, les Fratellini, Dranem, Harry Pilcer, le *Trio des épiciers* par Saint-Granier... tels étaient les éléments composites de ce programme éclectique, dont le public exalta les merveilles. La recette atteignit 77.000 francs.

A partir de ce jour, les difficultés de la vie augmentant sans cesse, on peut, sans se montrer pessimiste ni maussade, se rendre compte que ces sortes de représentations ne devaient plus avoir, désormais, cet « air de famille » qui faisait le charme des cérémonies intimes de jadis. Lorsqu'on est obligé de ne plus viser que « la recette »..., il faut, comme chez feu Nicolet, « aller de plus fort en plus fort! »

Georges Berr, très moderne malgré ses goûts traditionalistes, entendit et réalisa si bien ce « nouveau jeu » que la recette de sa représentation du 30 avril 1926 s'éleva au chiffre (inconnu jusqu'alors) de 113.267 francs!

Ce « record » fut obtenu par des appoints d'un pittoresque inaccoutumé :

Concours de bébés, saynète de M. Marcel Girette; *Gringoire*, et deux actes du *Légataire Universel* joués par le bénéficiaire; un intermède : M. A. Borovsky, Mme F. Litvinne, M. Benedetti, la célèbre danseuse Argentina, puis *La Fête de la Chanson* dont le triomphe fut complet, grâce au concours de Fursy, de Maurice de Féraudy, de Fugère, de Saint-Granier, de P. Bertin, de G. Berr, de Mlle L. Vauthrin, de Mme B. Bovy (dont les chansons, prétendues créoles et datant de l'Alcazar du second Empire, lui valurent le succès de la séance), de Mlle Roch, de Mlle Edmée Favart, de Mlle Marie Leconte, de Mlle M. Deval, et d'un chœur composé de Mmes Faber, Ducos, de Chauveron, Barjac, Samary, Tonia-Navar, Servière, Sully, Brille et Fédor... J'en passe, et des meilleures!

Nous voici loin de quelques-uns de nos aînés qui ne consentirent point, par modestie, à donner leur représentation de retraite : l'excellent Barré, le joyeux Thiron et d'autres charmantes femmes.

Notre grand Mounet-Sully et son frère Paul nous avaient confié qu'ils ne se seraient jamais senti le cœur assez solide pour affronter le « brouhaha » de « ce premier enterrement » — selon leur propre expression. On peut juger de ce qu'aurait pu devenir, dans nos mémoires, la dernière et mélancolique apparition de ces incomparables maîtres de la scène.

La DIVINE Julia Bartet, la belle « comédienne française » par excellence, se refusa, elle aussi, à vivre cette « épreuve ». Elle avait quitté le théâtre le 30 décembre 1919, ayant joué l'*Hérodienne* du comte Albert du Bois; elle descendait volontairement, après de fulgurantes ovations, de cette scène où, jamais, elle ne put consentir à reparaître. Elle répondait à ses admirateurs qui la conjuraient de donner, au moins, sa représentation *d'adieux* : « Pourquoi sonnerais-je ainsi solennellement le glas d'une fin de carrière? » En parlant de la sorte, Julia Bartet a semblé résumer la merveille de mesure et de sagesse

qui caractérisaient son art « minervien ». Sans doute, dans son souci de l'exquise perfection, avait-elle le sentiment de ce qu'une telle manifestation offre d'incomplet et d'inachevé. C'est, d'ailleurs, ce caractère *d'inachèvement* qui incite les comédiens à se produire dans des « fragments » tout en sollicitant maints concours étrangers. Nuance subtile saisie instinctivement par le public qui, lui, ne court, la plupart du temps, à ces représentations que par l'appât des vedettes et des « numéros à côté ».

§

Quelle conclusion tirer de ces faits assez spéciaux de la carrière dramatique?

Truffier, dans l'un de ses volumes de vers, a dit, le premier, que le théâtre est un art de jeunesse :

Notre art est un art de Jeunesse,
D'instinct et de brutalité.
Modestie* et *Timidité
Sont mots y venant de Gonesse!

— Plus de force que de finesse;
Surtout, une rude santé!
Notre art est un art de Jeunesse!...

Au temps passé du Droit d'aînesse,
Le laurier seul était vanté!
De nos jours, un bruit d'or compté,
L'unique bruit qu'on y connaisse!
— Notre Art est un art de Jeunesse!...

L'argument de ce rondel fut paraphrasé par l'auteur en quelques paragraphes dédiés à son vieil ami Frédéric Febvre, lorsque celui-ci hésitait au seuil de la retraite. Febvre, sous forme de « confession », fit imprimer ces paragraphes dans le *Gaulois* :

Le comédien a tout intérêt à quitter le théâtre avant... que le théâtre ne le quitte! L'expérience démontre que le poids du temps n'offre plus à l'artiste, quelque vaillant qu'il soit, que

les chances de ne pouvoir plus présenter au public que le navrant spectacle des forces diminuées.

Le moindre indice de fatigue, de souffrance morale ou physique, éveillant un douloureux écho dans la pensée du spectateur, celui-ci n'aime pas que son plaisir soit gâté par l'idée fâcheuse d'un fantoche délabré, se démenant péniblement devant lui. Il voit trop que ce fantoche, en cette heure déplorable, est, non l'interprète d'une manifestation d'art, mais l'exécuteur d'une pénible besogne. Le feu de la rampe ne pardonne pas! Les tares de l'âge y sont implacablement accusées. Le comédien *attardé* s'expose à de cruelles appréciations, sans parler d'un autre péril résultant des moyens d'exécution de l'acteur qui ne sont plus à la hauteur de ce qu'il rêva. Il est plus flatteur pour lui d'entendre murmurer le consolant *Déjà!* que le méprisant *Enfin!*

La réponse aux angoissantes alternatives du comédien hésitant à prendre l'héroïque résolution fut formulée par Alexandre Dumas fils :

À peine l'homme interrompt-il ses actions habituelles, régulières, mécaniques pour ainsi dire, que lui imposent les événements, la nouveauté, l'habitude, à peine rentre-t-il en lui-même pour se recueillir, pour comprendre, pour s'arrêter un moment, qu'il ne sait plus où il est, pris entre *ce qui a été*, qui n'a plus de consistance, et ce *qui va être*, qui n'a pas de certitude; aussi celui qui sort d'une carrière où il y avait pour lui plusieurs années de bien-être, d'éclat, de gain, de jouissances d'amour-propre, et cette gloriole tant enviée des obscurs, pour entrer dans le silence et y demeurer sans regret et sans amertume, celui-là est le sage qui donne l'exemple d'une intelligence claire, d'une volonté saine.

On ne peut pas mieux dire, certes... Mais, malgré tout, il reste avéré que ces représentations dites « de retraite » sont, au fond, plus tristes que réjouissantes, et l'on comprend que des âmes sensibles se soient effrayées rien qu'à leur proche vision..., car les programmes de ces galas, quelque fulgurants, quelque bruyants qu'ils soient, ne sont, en somme, que le prologue de l'oubli!

JULES TRUFFIER et JACQUES CHANU.